

Roberto Pereira

Dino, ou l'ombre des souvenirs



*Les souvenirs se tapissent dans l'ombre,
mais aiment à témoigner au cours de la vie.*

R.P.

*Il paraît, qu'il ne faut pas avoir peur du bonheur.
C'est seulement un bon moment à passer.*
Romain Gary.

A la sortie de la gare de Chemin de fer, à chaque retour de permission, Dino, une fois sur le quai, se dirigeait à grandes enjambées vers l'Ecole de Cavalerie à laquelle il était affilié pour terminer son temps militaire.

A peine, franchi le pont des Cadets, d'un des affluents de la Loire, souvent asséché, l'été, la vue éclairée du château sur la hauteur le transportait dans un tourbillon de joie inexplicquée, et en même temps, dans une sorte de bonheur qui s'affiliait à la liberté.

Etonnant contraste, alors qu'il regagnait la vie militaire, où de nouveau il s'évertuerait avec discipline à observer les ordres prescrits à l'intérieur des murs d'enceintes de l'Ecole Militaire.

Une sorte de magie opérait, et il ne sut jamais laquelle avait ce pouvoir extraordinaire sur lui.

A la suite d'un accident, dû à un retour de manivelle en démarrant une jeep, il avait été affecté dans les bureaux de l'Ecole, pour s'occuper principalement d'établir les permissions et de procéder à la mise à jour des livrets des

appelés, ainsi que de leurs droits.

A cause de cet accident et de la fracture du poignet droit qui nécessita une hospitalisation, avec une longue intervention chirurgicale, Dino ne put assister à l'exhumation du corps de son père au cimetière d'Orsay, en banlieue parisienne.

Un long regret, associé au chagrin, qui l'accompagna dans le temps comme une injustice imméritée, en hommage à l'homme qui symbolisait l'image du père avec la vision affichée d'une idole.

A la descente de l'autorail venant Du Mans et La Flèche, il avait pour unique charge, une valise contenant du linge de corps propre et quelques friandises rapportées de chez sa mère.

Un voyage monotone, qui nécessitait deux changements, en gare de Rennes, et du Mans, où il obtenait la correspondance pour Saumur.

Une fois sur deux, au moment de partir en permission, il emmenait au domicile maternel des livres qu'il avait lus, ne pouvant pas les garder, faute de place, dans l'armoire qu'il partageait près du lit superposé avec un camarade de chambrée originaire du Nord de la France.

Un fils de famille, d'excellente éducation, il s'en rendit compte tout de suite, avec qui il retrouvait certaines affinités, bien que de milieu social différent, mais ils partageaient, entre autres, les mêmes goûts pour la lecture.

Le nordiste, récemment fiancé à une ravissante jeune femme blonde prénommée, Carole, lui avait montré sa photographie avec fierté, qui mettait en valeur des yeux intelligents d'un vert saisissant sur un visage fin aux lèvres minces, aux contours réguliers, complété lui semblait-il,

par la spontanéité d'un sourire au charme indéniable.

La pause révélait une attitude naturelle, la vision d'une jeune femme prête à vivre, privilège de la crédulité de l'âge, le meilleur de la vie.

Très attentionnée, elle lui envoyait chaque mois un colis, principalement alimentaire, avec, entre autres, du saucisson sec, du chocolat au lait en tablettes, de marque Suchard, une boîte de pâté de foie, exception faite d'un livre de poche qu'elle glissait toujours au milieu du colis.

Elle anticipait ainsi sur les quelques minutes nécessaires à son besoin d'évasion, se doutant que dans le contexte militaire où il se trouvait, sa boulimie de lecture, en temps normal, ne serait assouvie qu'en partie, mais comblerait des instants partiels de tranquillité.

De quoi satisfaire sa passion de découvreurs d'histoires, et lui prouver son attachement affectif par le choix judicieux que contenait l'envoi régulier.

Si bien qu'un beau jour, le colis, à sa grande surprise, lui était parvenu écrasé, à moitié ouvert, trempé par la pluie lors du transport, et au moment d'ouvrir le paquet volumineux, il avait eu la désagréable surprise de constater les dégâts. Le bocal en verre de Nescafé, en partie écrasé, répandait la poudre de café asséchée à l'intérieur de l'emballage après le contact avec l'eau, collant ainsi la couverture et un certain nombre de pages du livre de poche.

Il s'agissait d'un roman d'Hervé Bazin, dont l'histoire et le ton de l'auteur l'enthousiasmaient, au point de communiquer tout de suite son avis à Dino.

En colère sur le moment, il en avait plaisanté ensuite.

Quand ils se quittèrent, à la fin de leur temps, il remit à Dino le bouquin en question, lui recommandant vivement sa lecture.

Imprégné encore de l'odeur de café, les pages par endroits, collées, partiellement tâchées par la poudre de café, il pût tout de même lire les différents chapitres qui découvraient au fil des pages le personnage odieux de « Folcoche » et la cruelle éducation de Brasse Bouillon superbement décrite dans Vipère au Poing.

Une décapante autobiographie qui aura marqué les fidèles lecteurs de l'auteur, et complété ensuite par le film où s'illustra avec talent dans son rôle d'affreuse mère, et dans toute sa méchanceté l'étonnante Alice Sapritch.

Le gars du Nord, prénommé Henri, malgré sa froideur sympathique, et qu'il n'avait jamais revu, était sans doute aujourd'hui marié à cette belle jeune femme blonde dont le physique en photographie d'identité lui restait en mémoire.

D'autres photos plus intimes étaient rangées dans son portefeuille, entre aperçues lorsqu'il l'ouvrait, mais cela ne le concernait pas de toute évidence. Ainsi petit à petit les faits marquants d'une période que tous jugeaient sur l'instant, inutile et destructrice, s'apparentaient avec le recul des années à des fragments de bonheur qu'elle avait apporté, lié à l'épisode de la jeunesse, à la promesse de l'avenir se portant garant de la moindre fausse note, quant aux obstacles qui pourraient avec malveillance assombrir l'horizon.

Le temps de l'espoir, vainqueur de l'insouciance, de la croyance immuable dans les jours innombrables qui jalonnent la vie, éloigné de toute pensée morose ou morbide, le temps défilait sous leurs yeux sans le moindre nuage perceptible et imaginable à l'horizon.

Dino, marchait à grands pas vers l'Ecole de Cavalerie

de Saumur, pour les derniers jours, les plus longs, de son service militaire, après avoir il y a quelques mois, déjà, effectué ses classes pendant cent vingt jours, au camp du Huitième Cuirassier, régiment basé dans le département de l'Ain.

Le camp de ses classes, perdu au milieu de la campagne et des plaines à perte de vue, entourées de quelques vallons aux rares fermes et maisons implantées, ressemblait à une suite de baraquements isolés, au centre duquel se dressait un bâtiment moderne faisant office de self, à une trentaine de kilomètres de Lyon en direction d'Ambérieu.

Le midi à cet endroit, officiait un chef d'origine africaine, qui la baguette à la main ordonnait de se mettre en rang avec autorité, et de temps à autre en décrochait un sourire sur ses lèvres boursouflées, le regard amusé du respect qu'il imposait.

Dino, se remémorait son arrivée à la Valbonne, par la « Micheline rouge et beige » de l'époque, qui était le TER d'aujourd'hui au niveau des régions, avec le bruit assourdissant du diesel.

La solitude physique cernée par l'inquiétude morale de la découverte, se lisait sur son visage en pénétrant dans la gare déserte, d'un coup d'œil circulaire sur l'environnement, se dégageait la forte impression qu'amplifiait le silence angoissant de l'endroit, où toute vie semblait absente dans la chaleur moite d'un avant-goût de l'été.

Le regard de Dino, s'attardait sur les bourgeons des arbres dont les fleurs commençaient à éclore sous l'ensoleillement, en paradoxe avec l'aspect désertique des environs, où l'âme humaine lui apparaissait vraiment inexistante.

La mémoire l'invitait à une nouvelle vision des pavillons du camp, au souvenir palpable de la présentation de ses papiers d'incorporation, sous le regard froid du soldat au poste de garde, puis le geste du bras droit, tendu, directif, lui indiquant l'unique pavillon de deux étages où il devait se rendre au bout de l'allée. Là, il en saurait davantage sur son proche avenir.

En cours de chemin, vers le bureau supposé, il apercevait un croisement de deux véhicules, un camion américain bâché et une jeep découverte, la vue et l'écho du bruit des moteurs le rassura, avec dans la foulée trois ou quatre personnes en uniforme, des gradés sans doute, qui se croisaient avec un salut de respect, le bras droit replié à hauteur de la tempe, et se dirigeaient vers l'endroit plus visible des bureaux du pavillon qu'on venait avec froideur et indifférence de lui indiquer. Au cours de ces cent vingt jours, il se revoyait les soirs de garde dans un enclos qui servait d'entrepôt pour les munitions. Souvent au cours de la garde de nuit, il alternait la surveillance en parcourant le terrain protégé sur plusieurs mètres de hauteur, par des fils barbelés, puis grimpait sur les barreaux de l'échelle positionnée à pic, et se hissait en haut du mirador, placé au centre du terrain, pour guetter la moindre anomalie.

La seule distraction jouissive lui rappelant un plaisir d'enfance, demeurait le passage du train express venant de Lyon en direction de Genève et Lausanne. Cela, lui évoquait le voyage d'été en Normandie, avec sa mère, à bord du train omnibus, les nombreux arrêts dans les gares le long du parcours, lorsqu'ils partaient pour un mois, l'été, chez son oncle et tante qui tenaient un commerce d'alimentation dans une ville balnéaire.

Sa tentation, sortant du compartiment, était d'ouvrir

la glace, côté couloir, et d'apercevoir la locomotive qui tirait les wagons, quelquefois le chauffeur mécanicien, penché, au visage maculé de noir par le charbon qu'il venait de remettre dans la chaudière.

Souvent, lors de ses apparitions à la fenêtre, lui-même prenait des escarbilles dans les yeux, et son visage présentait des traces du dit charbon. Le film de ces moments intervenait, et la vision de ses cousins jumeaux, insupportables pendant tout le séjour, et qu'ils avaient en charge chaque après-midi afin de soulager les parents pris par l'ampleur du travail au moment de la saison estivale.

Dans ses oreilles, résonnait encore le martèlement des roues des wagons indissociables sur les rails, avec dans son regard l'expression d'intensité, liée à la joie que créait le spectacle diffusée par la lumière cloisonnée des compartiments. Il s'immisçait parmi les voyageurs, calfeutrés, au chaud, endormis, ou lisant pour trouver la distance moins longue.

Puis, prolongeant son observation du haut du mirador, venait l'apparition soudaine derrière les massifs, du convoi, longeant en partie la voie ferrée visible, et son passage dans la plaine dénudée qui pénétrait la nuit noire. Au loin, les éclairs d'un orage transperçaient le ciel dont la menace imminente se rapprochait à vive allure.

Dino, pensait, au mystère qui entourait l'identité des voyageurs du train de nuit, ivres de liberté, se dirigeant en apparence avec sérénité vers leur destination.

Qui, pouvait les attendre, mis à part dans quelques cas, l'objet d'un rendez-vous important dans le monde des affaires, voyage paisible d'un homme par exemple, certain de la sécurité et la discrétion que représentaient ses placements financiers, un des atouts majeurs de la plaque

tournante que représentait Genève depuis longtemps.

S'agissait-il, plutôt, de voyageurs d'une riche famille d'industriels, dont la villa aux multiples pièces rassemblées de plein pied, cernait l'immense terrain à la pelouse d'un vert uniforme, dont l'entretien régulier s'assimilait aux soins apportés à un parcours de golf, et qui s'édifiait depuis des décennies au bord des eaux du lac Léman ?

Autant d'interrogations, sur les éventuelles soirées de fêtes, où l'endroit et l'époque permettait, des folies spéculatives digne en partie du roman de F. Scott Fitzgerald, *Gatsby le magnifique*, où les lumières de la villa, baptisée « Splendeur du lac » diffusaient dans un cadre somptueux, et dont la luminosité ne cessait sur des centaines de mètres le long de chaque rive de se comparer à des étincelles propulsées d'un feu d'artifice.

Sur une large partie de l'immensité du lac se reflétait le plus scintillant des bijoux, sous l'effet de l'éclat qui adhérait au mouvement des vagues.

Sur le parterre de la propriété, formant un cercle par petits groupes, les hommes en smoking discutaient affaires et légèreté, un verre de champagne à la main, et en face d'eux, leurs accompagnantes, de très belles femmes en robes longues, au décolleté généreux, le sourire spontané ou forcé, s'évertuant chacune de temps à autre à un regard circulaire pour évaluer l'effet qu'elles produisaient, et en même temps trinquer à leur bonheur indétrônable.

Le verre levé, à la poursuite d'une vie de douceurs, tant la misère du monde leur échappait, et créait chez elles une totale indifférence.

Le ton de la conversation dénotait un humour particulier, les mots et les phrases prononcés sur un mode de langueur, s'inscrivait dans une recherche d'écoute de

soi, tout en faisant croire à autrui que son propos intéressait, sommet de l'hypocrisie lors d'échanges de points de vues qui n'appartenait qu'à la haute société, dont l'accroissement de l'argent constituait le principal sujet de conversation, et la principale motivation, notamment chez les hommes.

Avec un effet d'image opposée, Dino, rêvait.

Visionnaire, aurait-été prétentieux, mais la réalité lui apparut des années plus tard, et il comprit mieux l'importance des différences, au cœur d'une ville comme Genève, avec l'exemple précis d'une femme âgée, qu'il observa lui-même, en ballade dans la vieille ville, accompagné de sa femme et de ses enfants.

Les pensées de l'adolescence lui revinrent, et confirmèrent en sorte le rêve prémonitoire sur les inégalités existantes dès la naissance de tout un chacun. Il voyait cette femme, inconnue à ses yeux, le visage collé à la vitre de la fenêtre, distinguait ses cheveux ébouriffés, la peau du visage déformée par les rides, se trouvant en apparence assise, derrière la fenêtre du premier étage d'un immeuble où la clarté semblait désertier l'endroit. Les rideaux tirés, elle épiait les rares passants dans la solitude des quartiers tristes et pauvres du vieux Genève.

Puis, ce jour-là, à un endroit plus résidentiel, dans une avenue principale de la ville, il avait remarqué dans un contraste saisissant la quiétude image que révélait l'opulence au travers d'une femme à la beauté de ses origines orientales. Entourée d'enfants aux cris joyeux, elle se tenait lui sembla-t-il dans une vaste pièce de jeux d'un luxueux appartement de la rue de Carouge, où, avec la sérénité que conférait l'abri du besoin elle tournait les

pages d'un ouvrage d'art, au sein d'un décor qui respirait la richesse des lieux.

Assise à proximité des enfants, dans le salon feutré, orné d'encadrements de haute valeur, elle attendait, à priori, un mari ou un compagnon, assimilé à un père de famille responsable, arrivant tout droit du bureau d'une des banques prestigieuse, dont l'enseigne du siège en lettres capitales sur le fronton de l'immeuble dominait le quai du Mont-Blanc face au lac.

Dino, ce jour-là, en termina avec ses pensées virtuelles, en invoquant l'escapade d'un homme ayant cédé au « démon de midi » un homme semblable à beaucoup d'autres, parti rejoindre une supposée jeune maîtresse qui lui procurait, outre le plaisir, qu'il avait retrouvé du temps passé, l'évasion du temps qui était désormais comptabilisé, le grignotage des minutes et des heures sur le temps qui passe, heureux de la provocation qu'il tendait à la morosité, fier de la victoire qu'il proclamait sur son existence devenue terne et temporaire.

Un moment de réflexion existentielle, où soudain la prise de conscience flirte avec la brièveté de la vie, où les souvenirs sont présents, comme à côté de soi, et aussi parfois très lointains comme perdus et invisibles dans un épais brouillard.

De l'attitude d'accompagnateur, ils s'écartent de votre compagnie laissant peu de choix face à la solitude.

Libre, l'homme avait décidé, avec le regain de lucidité de vivre à nouveau adaptant au mieux l'expression « jouissance de la vie », et sa prorogation pour une forme de volupté.

Combat contre la fuite de sa propre jeunesse, qu'il apercevait chaque matin dans le miroir en observant les

marques indélébiles de son propre visage, défait, tâché, couperosé, avec les stigmates douloureux de son corps à chaque tentative d'étirement de ses membres, où toute souplesse avait disparue avec la progression et la régularité d'un métronome qui formait un rappel de signaux sur l'avancée de l'âge.

Enfin, les interrogations évasives de Dino se perdissent dans la nuit noire, à la même vitesse que le récent passage du train express venant de Lyon, et de l'orage dissipé qui rendit le ciel plus limpide et qui sans doute persécuta à cette heure une autre localité ou un autre département.

Les tempêtes du ciel ne ressemblaient-elles pas aux fluctuations du comportement humain, et chaque acte ne s'accomplissait-il pas avec la même frénésie ?

Nul ne pouvait le dire avec certitude, seule responsable d'une telle interprétation l'imagination quelque peu fertile d'un jeune soldat, teintée d'énergie créative, en prise avec les heures d'inertie auxquelles il se trouvait convié, dénué de tout volontariat. Imagination, interrogations, suspicions, liés à la curiosité qui gambadait sur le sol mouvant d'un esprit marqué par une totale incertitude, quant aux choses du présent, et bien davantage quant à celles qui concernait l'avenir.

Les réflexions sur une existence probable ou possible de tout être humain, apparaissaient comme une simple distraction pour l'éloigner d'un sentiment de solitude.

Sentiment injuste qu'il intériorisait, sur le besoin de communiquer, face à ce qu'il entendait à présent partager, avec quelqu'un d'imaginaire, dans le but fondamental, de rompre avec l'isolement moral que son être subissait, et se persuader qu'en agissant ainsi, il vaincrait l'angoisse profonde qui l'enserrait tout entier.

De ce fait, très souvent, Dino, en pivotant son corps dans l'étroit mirador, accompagnait le plus longtemps possible du regard la fulgurante lumière des wagons de l'express qui se dirigeait vers la Suisse. A la vue du train, et du bruit qui en résultait sur son passage, la vie, de nouveau intervenait devant ses yeux envieux comme l'éclat d'une annonce au synonyme de fête. Avec l'espoir fondé et logique de la jeunesse, qu'un jour, proche ou un peu plus lointain, le destin lui permettrait de faire connaissance avec ce pays qualifié d'authentique et de paisible.

Voir la beauté calme de ce pays neutre, d'après les propos rapportés sur ce pays, et qui oscillait une partie de l'année entre le bleu et l'ocre de son ciel, couvrant en permanence le lac sur son immensité et ses replis vers la côte de multiples reflets. Sur les massifs Alpains, encerclés par les brumes matinales qui siégeaient avec régularité à hauteur des cimes, la beauté de l'endroit s'opposait à l'heure vespérale à un ciel étiré, couleur de feu, plombant la campagne verdoyante, endormie, après les travaux des champs en été.

La Suisse, offrait un perpétuel tableau grandeur nature. Champs alignés dans un ordre parfait, vignes sur les coteaux de la région vaudoise, que la main de l'homme semblait avoir dessiné avec un talent rare, après avoir opté pour des alignements et une propreté surprenante. Certains jours, de chaleur orageuse le soleil se couchait et striait de ses rayons affaiblis les champs fraîchement tondus. A d'autres saisons, les herbes folles se courbaient sous l'effet de la brise nocturne. Certaines fois, L'astre soleil peaufinait le paysage de ses reflets mordorés, et jaunes, au fil des heures, jusqu'à son déclin au moment du crépuscule, où il envahissait d'une intime douceur, les eaux

du lac Léman, le plus célèbre, pour s'assimiler à l'éclat et à la lumière qui symbolisait la ville de Genève au premier coup d'œil.

Des années, après, le même charme envoûtant opérait, pour Dino, et dans le regard du visiteur en découverte, celui-ci devait faire l'impasse sur tout ce qui n'était pas compatible avec la beauté visuelle, même si on ne pouvait tout à fait occulter une certaine réalité.

Il oubliait, un autre coup de foudre pour Lausanne, autre ville non dénuée de charme, d'une réputation différente, nichée plus au nord, dans la courbe du lac, au cœur de la géographie du canton de Vaud.

A sa proximité longeant le lac, s'admiraient les élégantes l'une après l'autre, que représentaient Montreux et Vevey, stars des bords du lac où venaient s'y reposer beaucoup de célébrités de tous horizons, qui se prélassaient sous les caresses de l'ensoleillement et des eaux du lac.

Le clapotis le long de la rive, par beau temps, adoucissait un climat déjà privilégié et apaisant. Autour, et face à elles, les montagnes de la Suisse et de Haute-Savoie assuraient leur protection de masse, aux couleurs changeantes sur la crête des sommets selon les saisons, passant du gris cendré au bleuté, au blanc immaculé durant l'offensive de l'hiver, où la neige s'invitait du regard pour une période prolongée.

L'assurance d'un paysage proche de la métamorphose, qui offrait la paix retrouvée dans un décor grandiose de pureté.

Davantage en altitude, le paysage qu'empruntait l'autoroute construite sur des piliers à flancs de montagne, traversée par les tunnels, justifiait l'exploit du travail de

l'homme, et le tracé décrit rejoignait la Suisse allemande avec les villes de Fribourg et de Berne, la capitale, où s'étalait avec fierté sur son drapeau l'emblème de l'ours géant.

Plus excitante, à juste raison, Lausanne avec son centre typique, concentré, bâti sur la hauteur de la ville, entrecoupée de rues et d'avenues au pourcentage de pente accentuée, très élevé par endroits, qui réclamait par intermittence à reprendre son souffle quand on les gravissaient à une allure rythmée en direction de la vieille ville, jusqu'à la fontaine de la justice, la place de la Palud, en ayant découvert auparavant l'abrupte montée par les escaliers du marché.

Contraste saisissant, au regard de ses tours modernes, aux nombreux étages, côtoyant dans une même symétrie, les maisons ou petits pavillons encerclées par un jardin avec de hauts arbres, d'énormes chênes, à l'allure encore fière de centenaire. Maisons d'apparence modeste, qui ressemblait à un nid de solitude, d'autres plus emblématiques s'exposant, présomptueuses à la vue des indiscrets, à la nudité de son implantation, à l'emplacement imprenable qu'elles embrassaient sur l'ensemble du port d'Ouchy, en bordure du lac.

Dino, lira plus tard, qu'à cet endroit privilégié, chaque après-midi, les pas incertains d'un vieux monsieur, le haut du corps légèrement penché en avant, coiffé d'un chapeau feutre, la pipe serrée du bout des lèvres, et ayant quitté son domicile de l'avenue des Figuiers, effectuait sa rituelle promenade quotidienne, en tenant, rassuré, le bras de sa compagne. Indifférent désormais à la gloire qui l'avait statufié.

Après avoir accompli sur la fin de sa vie, quelques pages de ses dictées, Il n'aspirait qu'à une chose, devenir anonyme, vivre dans un dénuement comme au jour de sa naissance ; l'homme nu qu'il avait essayé au détour de ses romans de montrer toute sa vie. Lors de ses promenades vers le lac, il profitait des derniers pâles reflets que la vie subrepticement lui accordait, en essayant d'atténuer son immense douleur, la perte d'un enfant, d'une fille aimée, qui le ramenait à l'échec de sa vie privée. Assis au bord du lac, observateur né, émettant quelques paroles à sa compagne, son visage blême et cireux s'illuminait sous l'effet des rayons du soleil qui cernait en même temps son regard.

Pansement dérisoire sur la blessure d'un père, cicatrisation vaine, dans l'attente de rejoindre sa fille qui l'avait encensée d'un amour éternel.

Autour du grand chêne érigé, devant la femme dévouée à jamais, soumise à sa cause, il allait chaque matin s'asseoir sur le banc de la maison aux volets roses, la pensée égarée vers son passé glorieux sur lequel il mettait un trait définitif, aspirant au repos physique près de sa compagne, difficile sur le plan moral.

La compagne aux petits soins d'un homme bouleversé, par sa vieillesse vouée à la multitude des souvenirs, écoutant les simples murmures de leurs frissons passés en pensant au bonheur d'hier, que jalousement elle séquestrait dans sa tour d'ivoire.

Mémoire intime d'une femme qui comprenait la souffrance du vieil homme vers la fin de sa vie, la partageait au fond d'elle-même, avec lui, écartant de sa pensée les instants pénibles, pour ne restituer que la vision des moments heureux du couple qu'il formait sans ambiguïté.

Elle avait su, créer l'ambiance indispensable à la plénitude de sa fin de vie.

Renforcer l'ensoleillement à l'intérieur du corps meurtri d'un homme, dont l'éclat des rayons ne brillait plus dans son cœur.

Combien de femmes, s'avéraient capables, animé par la volonté d'un tel acte ?

Cette femme, d'origine italienne, prouva son amour infini à l'homme qui refoulait sa gloire, et par-delà même son implication désintéressée.

Le nid de leur attachement lui suffisait, pour perpétuer les gestes de douceur dont les dernières années fussent emplies, avec les attentions renouvelées du premier amour, comme au temps de leur jeunesse.

A l'écart du besoin matériel, mais en vivant dans une extrême modestie, elle respecta le souhait du « maître » voulant avec sincérité se rapprocher des » petites gens » et perpétuer sa vénération pour leur courage, et les conditions de vie dans lesquels ils vivaient sans plainte outrancière.

A partir de ces constats de lectures, de l'approche des lieux géographiques où vécurent de grands littérateurs, Dino allait avec bonheur découvrir l'immense champ des idées qui s'offrait en lui, en parcourant avec intérêt et enrichissement, les œuvres et la vie d'écrivains dont la connaissance l'envahissait avec une force nouvelle, et en même temps faisait couler en lui une source intarissable et un espoir jamais démenti.

Une eau pure, où ses lèvres ne cessèrent de se porter à la source, avec l'avidité et la jouissance d'en recevoir sa fraîcheur, et où son regard à l'affût ne cessa en passant par